

Bernhard Metz

# WILDENSTEIN : HISTOIRE D'UN CHÂTEAU À CONTRE-COURANT

Résumé : Wildenstein a été bâti inhabituellement tard, en 1312, par Peter von Bollwiller, à l'instigation du comte Ulrich de Ferrette, désireux d'affaiblir l'abbaye de Murbach ; c'est un des plus récents parmi les châteaux de montagne alsaciens. Mais dès 1324, l'extinction des Ferrette le prive de sa fonction primitive ; il n'est même pas certain qu'il ait été achevé, et il n'a pas tardé à tomber en ruine. Murbach l'achète à Hans von Bollwiller en 1536, et le rebâtit de 1552 à 1568, à une époque où la majorité des châteaux de montagne sont déjà abandonnés ou en passe de l'être. Les témoignages recueillis lors du procès par lequel le fils de Hans tente vainement de faire annuler sa vente donnent des détails sur cette inhabituelle reconstruction. Wildenstein n'occupait pas un site stratégique, mais devait fournir à Murbach un refuge sûr en cas de guerre. Néanmoins, lors de la Guerre de Trente Ans, le château n'a pu jouer ce rôle ; Murbach a dû l'ouvrir alternativement aux troupes lorraines et françaises, qui toutes ont pressuré la vallée, avant que J. L. von Erlach ne s'en empare en 1646, après six jours de siège, et le fasse démolir.

## Wildenstein – eine Burg mit einer ungewöhnlichen Geschichte

Zusammenfassung: Ungewöhnlich spät, 1312, wurde Wildenstein durch Peter von Bollweiler erbaut, auf Betreiben des Grafen Ulrich von Pfirt, der damit die Abtei Murbach schwächen wollte. Es ist eine der letzten im Elsass erbauten Höhenburgen. Schon 1324 verlor sie mit dem Aussterben der Pfirter ihre ursprüngliche Funktion; es ist nicht einmal sicher, dass sie je fertiggestellt wurde, und sie verfiel bald. 1536 kaufte sie Murbach Hansen von Bollweiler ab und baute sie 1552–1568 wieder auf – zu einem Zeitpunkt, als die Höhenburgen sonst mehrheitlich schon aufgegeben waren oder kurz davor standen. Da Hansen Sohn den Verkauf (vergeblich) anfocht, ist dieser ungewöhnliche Wiederaufbau durch Zeugenaussagen dokumentiert. Die Burg, deren Lage keine strategische Bedeutung hatte, sollte Murbach nur eine sichere Zuflucht in Kriegszeiten sein. Jedoch konnte sie im Dreißigjährigen Krieg diese Rolle nicht spielen. Murbach musste sie abwechselnd den lothringischen und französischen Truppen öffnen, die beide das Tal aussaugten, bis J. L. von Erlach Wildenstein nach sechstägiger Belagerung einnahm und schleifen ließ.

## L'ENVIRONNEMENT DU CHÂTEAU

La vallée de la Thur est traversée, sans doute depuis l'époque romaine, par une route menant à celle de la Moselle par le col de Bussang (727 m). Mais cette route ne remonte pas la Thur jusqu'à sa source : près de Felling – donc à 6 bons km en aval du château de Wildenstein – elle oblique dans la vallée d'un affluent, le Seebach. En amont de Felling, le fond de la vallée de la Thur est donc à l'écart de la circulation qui anime celle-ci plus en aval. Appelée Obertal (haute vallée) ou Odertal (val d'Oderen), il comprenait autrefois une seule paroisse, celle d'Oderen, dont l'église est dédiée à saint Nicolas<sup>(1)</sup> ; c'est pourquoi l'Obertal est aussi appelé Val Saint-Nicolas. Cette paroisse formait aussi une seule commune, dont Kruth n'a été détaché qu'à la Révolution<sup>(2)</sup>. Kruth est un village de défrichement, comme l'indique son nom, dérivé de *Gerüte* (essart) ; il n'est cité que depuis 1342<sup>(3)</sup>, ce qui n'exclut pas qu'il soit nettement antérieur, car les sources sont très clairsemées dans les zones de montagne. Mais ce n'est certainement pas un habitat ancien. Quant au village de

Wildenstein, son nom pourrait faire penser que c'est le château qui lui a donné naissance, comme à Lichtenberg, Dabo, Wangenbourg ou Wasserbourg. Mais il n'en est rien : il n'a été fondé – par des verriers – qu'en 1699, donc après la destruction du château, et n'est devenu une commune qu'en 1796<sup>(4)</sup>.

La route qui remonte la haute vallée de la Thur<sup>(5)</sup> (aujourd'hui RD 13bis) conduit au col de Bramont (956 m),

(1) BARTH 1960-1963, col. 1012.  
(2) BEHRA 1937, p. 39-41, 91-93. Au 18<sup>e</sup> siècle, Kruth avait toutefois certaines institutions communales, mais pas de ban.  
(3) STOFFEL 1876, p. 309. BEHRA 1937, p. 3-6, se perd, faute de sources, en conjectures improbables.  
(4) BEHRA 1937, p. 79-81. Au 18<sup>e</sup> siècle, l'agglomération ne s'appelle pas encore Wildenstein, mais *Glashütte*, ou sur les cartes françaises « Verrerie » : carte d'Alsace de Régemorte (Saint-Mandé, cartothèque hist. de l'IGN, chemise 211, 4<sup>e</sup> feuille : vers 1720/1730) ; plan de l'Intendance (AHR 5C 1156/6 : vers 1760).  
(5) Son tronçon aval est déjà cité au milieu du 16<sup>e</sup> siècle : *straß, die von Veldringen gen Odern geet* (AHR 9G t.g. 53/11, f° 48r). Murbach a un poste de péage à Oderen, *er yst aber nit sonderlichs gebreuchig : ibid.*, f° 44r.

Fig. 1

Vue du Schlossberg vers le sud : vallée de la Thur avec Kruth (au centre) et Oderen (au fond, en partie caché).  
Photo Uwe Welz, 2003.



qui n'a jamais eu qu'un intérêt local. De cette route se détache à Kruth celle qui monte au col d'Oderen ou du Ventron (884 m) pour rejoindre la vallée de la Moselotte. Au milieu du 16<sup>e</sup> siècle, ce n'était encore qu'un sentier, impraticable pour les cavaliers (et à plus forte raison les véhicules)<sup>(6)</sup>.

De tout cela, il résulte que Wildenstein mérite bien son nom : ce n'est pas seulement le rocher qui le porte qui est « sauvage » par ses abrupts et l'irrégularité de ses formes, c'est tout son environnement qui, à l'époque de sa construction, était *wild* au sens médiéval du mot, c'est-à-dire désert et boisé. Et pourtant, cette région sauvage a connu une occupation antique, et dans ce bout du monde passait au 16<sup>e</sup> siècle une grand'route.

Jacky Koch vient de nous apprendre que les sondages effectués il y a quelques années au château ont mis au jour un potin et des tessons de La Tène, ainsi que des monnaies et des poteries romaines<sup>(7)</sup>. Toutefois, ces objets ont été trouvés dans des remblais datant au plus tôt du 16<sup>e</sup> siècle, formés de terre dont une partie au moins vient probablement d'ailleurs. Or des tessons gallo-romains ont été trouvés en prospection au pied sud du Schlossberg : on peut donc se demander si le matériel laténien et gallo-romain trouvé au château ne provient pas de là. Si, par conséquent, une occupation antique du Schlossberg n'est pas assurée, il est au moins prouvé qu'un établissement d'époque gauloise et romaine a existé dans l'Obertal.

Quant à la grand'route au pied du château, elle n'est connue que par une mention de 1569. À cette date, Murbach achète à des habitants de Kruth deux prés contigus *uf Windt*, touchant l'un à la forêt de Wildenstein, l'autre *oben an die landstras*<sup>(8)</sup>. Sur le plan cadastral de Kruth, au début du 19<sup>e</sup> siècle<sup>(9)</sup>, le lieu-dit *Wing* (*Wingmatten*, *Groß- et Klein-Wing*), qui correspond au *Wind* de 1569, est au

bord de la Thur, juste au sud du Schlossberg ; il est traversé par le chemin de Kruth au village de Wildenstein. Ce chemin n'a d'intérêt que local, alors que le nom de *Landstraße* ne convient qu'à une route d'importance au moins régionale. Mais où pourrait ici mener une telle route ? On a vu que le col d'Oderen n'était accessible que par un sentier ; pourtant, la marcairie qui en est la plus proche s'appelle Stross/Stroessel - mais de quand date-t-elle ? En 1550, le péage d'Oderen était payé par les étrangers se rendant en Lorraine, dans la vallée de Munster ou celle de la Lauch (*ins Münstertal*, *Welschland* oder *Lautenbachthal*), s'ils ne l'avaient pas déjà acquitté à Saint-Amarin ; mais il ne rapportait pas grand'chose<sup>(10)</sup>, et ceux qui le payaient devaient être des colporteurs ou des muletiers, car on ne connaît de route menant dans aucune de ces trois directions - sauf cette mystérieuse *Landstraße*, dont l'unique mention nous rappelle combien de choses nous ignorons, au 16<sup>e</sup> siècle encore, surtout dans ces vallées des Vosges où les sources et les historiens<sup>(11)</sup> sont plus rares qu'ailleurs.

#### WILDENSTEIN AVANT 1312 ?

La première mention sûre de Wildenstein en 1312 l'associe au mot *burgstall*, qui, dans la majorité de ses occurrences, désigne un château ruiné. Beaucoup d'historiens en ont conclu que Wildenstein était déjà en ruine en 1312, et par conséquent bâti bien avant cette date. Ils ont été renforcés dans leur conviction par une affirmation de Schœpfelin : en 1253, Conrad von Horburg aurait vendu à Murbach, en même temps que l'avouerie de Saint-Amarin, le château d'Oderen<sup>(12)</sup>. Faute d'avoir trouvé ce château aux environs d'Oderen<sup>(13)</sup>, certains auteurs ont conclu qu'il s'agissait en fait de Wildenstein<sup>(14)</sup>. Cependant, les deux chartes par lesquelles Conrad von Horburg vend à Mur-

bach l'avouerie de la vallée de Saint-Amarin, qu'il tenait en fief des Habsburg, ne disent mot d'un château<sup>(15)</sup>. Il n'en est pas non plus question dans deux chartes de 1256 et 1259 confirmant cette vente<sup>(16)</sup>. En revanche, en 1420, *das burgstal und de[r] berge by Oudern*<sup>(17)</sup> passent de † Hans Nortwint [de Saint-Amarin] à Werner von Burgheim en fief du comte de Württemberg, successeur des Horburg. Or à cette date, on le verra, Wildenstein était aux Bollwiller en fief des Habsburg. Un château d'Oderen semble donc bien avoir existé, mais comme ce n'est pas Wildenstein<sup>(18)</sup>, nous pouvons négliger ici la question de sa localisation, et celle de savoir s'il existait déjà en 1253<sup>(19)</sup>. Pour l'instant, il n'y a aucune raison de faire remonter Wildenstein au-delà de 1312.

## LA CONSTRUCTION DE WILDENSTEIN EN 1312

On est renseigné sur la construction de Wildenstein par deux chartes de 1312, dont seule la première était connue jusqu'ici<sup>(20)</sup> : en juillet 1312, le comte Ulrich de Ferrette y jure de ne vendre aucun rocher ni emplacement de château qui soit à Murbach, ni d'y bâtir (*das wir deheinen vels noch deheinen burgstal verkouffen noch buwen sollent*) et, si quelqu'un d'autre voulait le faire, de s'y opposer ; il déclare aussi qu'il ne doit pas troubler (*gedrengen*) cette abbaye dans ses biens, mais la protéger. [Mais] pour *den berg Wildenstein*, qu'il a donné en fief lige à son parent Peter von Bollwiller<sup>(21)</sup>, et pour les biens dans la vallée de Saint-Amarin que feu son père et lui-même se sont appropriés (*in unsere gewer har haben bracht*) et qu'ils ont cédé par échange au même Peter, si quelqu'un voulait les contester aux Bollwiller, il pourrait soutenir ceux-ci et les protéger sans manquer à son serment.

Cette charte témoigne d'un remarquable cynisme : le comte promet de s'abstenir désormais d'actes parfaitement illégaux, mais reconnaît implicitement qu'il en a commis un autre en conférant à Peter von Bollwiller une montagne et d'autres terres appartenant à l'abbaye de Murbach, dont relève toute la vallée de Saint-Amarin, de Bitschwiller à la crête des Vosges. Ce faisant, le comte Ulrich suit l'exemple de son grand-père Ulrich, qui, dans le courant du 13<sup>e</sup> siècle, a déjà plusieurs fois reconnu qu'il avait fait tort à Murbach et promis de ne plus le faire, sans pour autant dédommager l'abbaye<sup>(22)</sup> ; son petit-fils n'a sans doute pas plus que lui l'intention de tenir parole. En

penser, mais comme il ne figure pas dans STOFFEL 1876, on ignore depuis quand il est attesté. MÉNY 2018 n'apporte guère de neuf.

- (7) KOCH 2020, p. 29-30 et 36. Déjà Pierre Brunel, in RECHT 1980, p. 107, parle « de nombreuses monnaies du 3<sup>e</sup> et du 4<sup>e</sup> siècle » trouvées sur le site. Les indications de ZEHNER 1998, p. 225, prêtent à confusion : elle parle de *tegulae* et de sigillée trouvées en prospection sur le Schlossberg (alt. 530 m). Or ce dernier est haut de 666 m, mais un petit sommet juste au sud, le Kanonenberg, alias Stuckköpfel ou Klein-Schlossberg, est haut de 538 ou 521 m. C'est sans doute de ce dernier qu'il s'agit.
- (8) AHR 9G t.g. 77/4, éd. in EHRET 1889, p. 50, qui modernise le lieu-dit (« auf Wing ») et voit dans la *Landstraße* la route de Kruth à Wildenstein. BEHRA 1937, p. 77, connaît cet acte, mais ne mentionne pas la route. La même année, Murbach achète encore d'autres prés in Gereyt ban (AHR 9G t.g. 77/4 ; BEHRA 1937, p. 77) probablement pour les besoins de sa ferme d'élevage (*Melkerei*), peut-être créée à ce moment au pied du château. En tout cas, vers 1620, *die [...] melckhereyen bei Wildenstein* existent depuis longtemps : AHR 9G t.g. 77/2. Sur le plan de l'Intendance, vers 1760 (AHR 5C 1156/6), la « vacherie nommée Videnstein » (n° 107) est au pied nord-est de l'Altschlosswald (n° 121), qui est le Schlossberg. La carte de Régemorte (note 4) l'indique au même endroit sous le noms de « Sence » (pour cense, traduction de *Hof*). C'est aujourd'hui l'auberge du Lac (ci-devant ferme-auberge du Hof).
- (9) AHR 3P suppl. 112, section A, 2<sup>e</sup> feuille (sans date). *Wing* figure déjà sur le plan de finage de l'Obertal en 1760 : AHR 5C 1156/6, n° 69 (cf. aussi n° 126 et 118).
- (10) AHR 9G t.g. 53/11 f° 44r ; cf. note 5.
- (11) Ici, le meilleur est encore BEHRA 1937. On peut aussi citer EHRET 1889 ; mais il n'y a pas grand'chose à tirer de SIFFERLEN 1908-1909.
- (12) Al II, p. 99, § 163 ; traduction française : L. W. RAVENEZ, *L'Alsace Illustree*, tome IV, p. 238.
- (13) ZURBACH 2014.
- (14) P. ex. CLAUSS 1895-1914, p. 812, col. 2, note 1 ; SCHICKELÉ 1901, p. 108 ; SALCH 1991, p. 347. BEHRA 1937, p. 44, envisage cette possibilité, mais hésite.
- (15) AHR 9G t.g. 51/5, copie AHR 9G cartul. 8 p. 101, éd. AD I, p. 408-409, n° 550 (1253 III 1) ; AHR 9G cartul. 8, p. 210 et 9G t.g. 47/1 (cahier de copies du 16<sup>e</sup> siècle), f° 6r-v, éd. AD I, p. 409, n° 551 (1253 VII -).
- (16) AHR 9G cartul. 8 p. 211-212, éd. AD I, p. 417-418 n° 568 (1256) ; AHR 9G t.g. 51/9-10, éd. AD I, p. 426-427, n° 581 (1259).
- (17) Archives Nationales, K 2340/2, n° 8.
- (18) Je suis ici d'un autre avis que ZURBACH 2014, p. 34-35 : c'est Wildenstein en entier que les Bollwiller tenaient des Habsburg, car la charte de 1537 qu'il cite ne mentionne pas 1/3 des *dorffs Odern und ... des burgstalls Wildenstein*, mais bien 1/3 des *dorfs Odern, den burgstall Wildenstein*, etc. : ABR 3B 975/2 f° 571v-573r. Le *burgstal* de 1420 n'est donc ni Wildenstein, ni le tiers de celui-ci. M. Zurbach a été induit en erreur par un juriste du 18<sup>e</sup> siècle (auteur de notes sur quelques châteaux de Haute-Alsace conservées dans les papiers de Grandidier) : il connaît la charte de 1537 par une copie de 1652 qui écrit une fois *den dritten theil des dorffs Oderen ... und des burgstatts Wildenstein*, et plus loin deux fois *den gedachten dritten teil un[d] das burgstatt W.*, ce qui montre bien que des *burgstatts* est une faute de copie (et de grammaire, *burgstatt* étant féminin) : *Revue d'Alsace*, tome 42, 1891, p. 489.
- (19) Schœpflin s'est-il trompé, ou a-t-il vu une charte disparue depuis ? La première hypothèse me semble plus probable.
- (20) AD II, p. 102-103, n° 867 (1312 VII 24).
- (21) Ohem, littéralement oncle, mais le mot s'emploie aussi au sens de cousin, voire de parent plus éloigné. Les tableaux généalogiques des comtes de Ferrette (SCHWENNICKÉ 1978, n° 146 ; WILSDORF 1991, p. 16) ne font apparaître aucune parenté entre eux et les Bollwiller. En revanche, ces derniers sont souvent cités comme vassaux des Ferrette.
- (22) WILSDORF 1991, p. 118, 129 et 130. Je ne sais comment GATRIO 1895, I, p. 407, a pu penser qu'en 1312, le comte Ulrich faisait preuve d'obligance envers Murbach.

(6) STOFFEL 1876, p. 601 (*tobel, da der pfadt us dem Oderthal hinüber gehen Woll* [= La Bresse] geet 1550). STOLZ 1942, p. 196 (1553) ; cette source ne parle nullement de « mettre des troupes au col d'Oderen », comme l'écrit BISCHOFF 1999, p. 70, mais uniquement d'y faire des abattis. En 1732 encore, un militaire écrit que « la vallée haute [le Val Saint-Nicolas] n'a que des sentiers vers la Lorraine » : Vincennes, Service historique de la Défense, GR 1M 974, p. 129. C'est par un trait pointillé que la carte de Régemorte (note 4) indique le sentier de Greith (Kruth) à Stross (Stroessle) par la chapelle Saint-Nicolas et Wer[sch]matt. Le nom de Stross/Stroessle donne évidemment à

Fig. 2

Le fond de la vallée de la Thur vu du sud, depuis le début de la route du col d'Oderen ; au centre le Schlossberg.  
Photo Uwe Welz, 2004.



effet, les comtes de Ferrette, qui possèdent le débouché de la vallée de la Thur, avec Thann et Cernay, sont à ce titre voisins de deux des trois bailliages de Murbach, ceux de Saint-Amarin et de Wattwiller (qui inclut Uffholtz) – des voisins très agressifs, qui profitent de toute faiblesse de l'abbaye pour s'agrandir à ses dépens.

Or Murbach connaît au début du 14<sup>e</sup> siècle une période de grande faiblesse. Au 13<sup>e</sup> siècle, des abbés clairvoyants ont concentré la seigneurie abbatiale sur le territoire proche, qu'ils ont doté de trois villes et de plusieurs châteaux<sup>(23)</sup>. Mais l'un d'eux, Bertold von Steinbrunn (1260-1285), a aussi épuisé les finances de l'abbaye par ses dépenses somptuaires<sup>(24)</sup>. Elle a mis un demi-siècle à s'en remettre, au prix de nombreuses aliénations, dont Lucerne (1291), Lutterbach (1301) et Heimsbrunn, Oltingen et Lutter (1303). Quelques mois à peine après la charte sur Wildenstein, Murbach vend sa très grande cour domaniale d'Issenheim aux Antonins, qui réussissent à lui arracher un rabais de 50 marcs d'argent sur le prix initialement convenu de 850 marcs<sup>(25)</sup> – preuve de l'urgence des besoins financiers de l'abbaye.

Le comte de Ferrette sait en tout cas qu'elle n'est pas en état de résister à ses empiètements. Aussi n'en reste-t-il pas là : six mois après Wildenstein, il confère en fief à Johann Nortwint de Saint-Amarin le château que celui-ci veut construire sur le rocher de Herrenfluh, et qu'il a déjà repris en fief de Murbach ; toutefois, à la mort du comte et de sa femme, ce fief ne sera plus tenu que de l'abbaye<sup>(26)</sup>. Herrenfluh est sur la limite des bans d'Uffholtz et de Wattwiller, qui appartiennent tous deux à Murbach.

Dans la charte de juillet 1312, Wildenstein n'est mentionné que comme mont (*berg*), mais dans la phrase précédente, qui, sans le nommer, y fait évidemment allusion, il est question de rochers et de *burgstal*. Ce dernier mot

signifie « emplacement de château » – le plus souvent de château déserté (au point que *burgstall* est couramment traduit par « ruine »), mais parfois aussi de château existant<sup>(27)</sup> ou de château encore à bâtir<sup>(28)</sup>. En effet, les mots *hofstatt*, *mülstaden* et *burgstall* (variantes : *burgstatt* ou *burgstaden*) désignent la parcelle portant, ayant porté ou destinée à porter une maison, un moulin ou un château<sup>(29)</sup>. Mais la charte ne dit pas si le château auquel elle fait allusion est déjà bâti, et, si oui, par le comte ou par son vassal. En raison de son ambiguïté, elle a été interprétée de diverses manières. Mais une charte du 5 décembre 1312, inconnue jusqu'ici, lève les doutes : le comte y investit Peter von Bollwiller, en fief lige, de la montagne de Wildenstein, au ban d'Oderen, et de tous ses biens dans ce même ban, à condition qu'il y bâtit [un château] (*das er den berg bauen soll*), qu'il devra à toute réquisition ouvrir au comte et à ses héritiers. Si le comte occupe le château, Peter devra y laisser tous les biens meubles qui s'y trouveront ; ils seront inventoriés et, au départ du comte, restitués à Peter, ou leur valeur à la place. Si Peter ne respecte pas ces conditions, il sera parjure, et le comte pourra reprendre le château sans contrevenir au *Landfrieden*<sup>(30)</sup>. On voit donc qu'ici comme à Herrenfluh, c'est le vassal qui bâtira le château, ce qui n'est pas encore fait en 1312, mais a dû l'être bientôt après.

### WILDENSTEIN AUX MAINS DES BOLLWILLER

De Herrenfluh, après 1312, on n'a plus que quelques mentions dans des livres ou lettres de fiefs, qui ne suffisent pas à prouver qu'il était encore occupé<sup>(31)</sup>. On peut en effet se demander s'il avait encore un intérêt après 1324. Car à cette date, le comte Ulrich de Ferrette meurt en ne laissant qu'une fille, que l'on marie aussitôt au duc Albert

d'Autriche. Les Habsbourg héritent ainsi des domaines des Ferrette, mais ils ne reprennent pas leur politique envers Murbach : leur but n'est ni d'affaiblir l'abbaye, ni de grignoter son territoire, mais de l'intégrer tout entière dans leur principauté. Aussi ne se sont-ils pas opposés à ce que Herrenfluh redevienne fief de Murbach.

Quant à Wildenstein, la question de son intérêt après 1324 se pose tout autant – et même davantage<sup>(32)</sup>, dans la mesure où les Bollwiller, à la différence des Nortwint, avaient d'autres châteaux, à Bollwiller même et à Morvillars. D'autre part, ils avaient certes quelques biens dans le Val Saint-Nicolas<sup>(33)</sup>, mais pas assez pour justifier qu'ils y passent beaucoup de temps, car l'essentiel de leur seigneurie était dans la plaine. Et de fait, la seule chose qu'ils ont faite de Wildenstein, à notre connaissance, est de le mettre en gage : en 1375 à Wilhelm Waldner, avec ses dépendances, pour 250 florins<sup>(34)</sup>, puis en 1416 à Wilhelm von Masmünster (de Masevaux)<sup>(35)</sup>. Un arbitrage de 1417 éclaire l'arrière-plan de ce second engagement : en 1400, Burkhard von Bollwiller avait vendu une rente de 10 florins sur Wildenstein et ses dépendances (*lûte und gut*) à Henmann Preller von Wattwiller ; plus tard, n'arrivant plus à payer cette rente et une autre de 6 florins, Burkhard cède le château à Wilhelm, gendre de Henmann<sup>(36)</sup>. Le capital de cette seconde rente est de 100 florins. Si on applique le même taux de 6 % à la première, les Bollwiller ont engagé Wildenstein pour 267 florins – avec ses dépendances, donc le château, seul, valait moins que cela. Peut-être même ne valait-il rien, car il semble que ses dépendances, elles, aient largement valu les 250 florins de 1377 et les 267 (?) florins de 1416 : on le voit lorsqu'en 1438 les trois fils de Burkhard se partagent la succession paternelle<sup>(37)</sup>. À cette occasion, ils conviennent aussi que celui d'entre eux qui voudrait faire des travaux au *burgstal zu Wildenstein* peut le faire, mais que les autres auront part à ce qu'il aura bâti s'ils lui remboursent leur part des frais de construction<sup>(38)</sup>. Ici, *burgstal* signifie certainement « ruine », et les Bollwiller ne mettront jamais à exécution leurs velléités de restaurer l'édifice.

En 1478, Heinrich von Bollwiller, ne sachant pas si *das burckstall Wildenstein* est un alleu ou un fief, prie l'archi-

*sich zühet oben harunder allensament, da man wighaften bu möhte ufsezen, also, das er ... uffen den berge eine burg buwen sol ... und darumbe hat er uns gegeben hundert marc silbers* : AHR 9G t.g. 45/5. d) Murbach promet à Nortwint de le protéger pendant cinq ans, *daz er sine burg buwen wolt*. S'il en est empêché par un ennemi trop puissant pour que l'abbaye puisse lui résister, elle rendra à Nortwint les cent marcs d'argent qu'elle a reçus de lui et lui remboursera ses frais de construction : StA Basel, Adelsurkunde 36. e) Nortwint promet de ne pas nuire à l'abbaye depuis Herflu et de ne l'ouvrir à personne contre elle : AHR 9G t.g. 45/6. f) Nortwint renonce à toute prétention envers Murbach dans la vallée de Saint-Amarin : AHR 9G t.g. 51/18. Voir aussi RUDRAUF 2010.

(27) Hohandlau est appelé *burg*, mais aussi *burgstal* dans une paix castrale de 1327 (ABR 39J 26). Le château de Hatten, qui existe dès 1354 (AMS VIII 188 f° 35r), est appelé en 1366 *burgstal mit graben, vorhof*, etc. (RPR I 3672), *burg und burgstaden* vers 1400 (RPR I 6042) et vers 1435 (StA Darmstadt D 21A 5/1 et 6/4b f° 19-20), *burg und burgstatt* en 1413 (LU II 2040), etc. En 1422, le château de Schiltigheim est désigné comme *castrum ... ac locum in quo castrum est situatum, vulgariter den burgstall* (le château ... et l'emplacement où se trouve le château, en allemand *den burgstall* : AMS CH 3691).

(28) En 1297, *das burgstal ob Rinegge in Leimental und den berg, dem man spricht der Horn ob Rinegge ... den vorgnanten berg und den bu, der nu daruf ist oder iemer werden mag* désigne Landskron, en construction : BUB III, p. 184-185, n° 351. La *Klingenberger Chronik* (écrite v. 1400, éd. A. HENNE von SARGANS, 1861, p. 17) raconte la fondation de Rapperswil : le bailli du comte de Rapperswil lui propose de bâtir un château sur une île rocheuse du lac de Zürich ; ensemble, ils visitent *den büchel und das burgstal*, sur quoi le comte charge son bailli d'y bâtir *ain guot vesti*.

(29) Cf. Bernhard METZ, « Burgstall », DHIA 2, 2010, p. 253-254 ; François IGERSEHEIM, « Hofstatt », *ibid.* 9, 2016, p. 1066.

(30) ABR 3B 975/2 f° 100r-101r et 470v-71v (copies de 1579). C'est à cette chartre que fait allusion THOMMEN 1941, p. 55, n° 206 : *item das berg und vestin Wildenstein in dem bänne ze Adre lehen ist von Pfirt und der herschaft offen hus sin sol*.

(31) INGOLD 1988, p. 26-29 ; RUDRAUF 2010, p. 56.

(32) BISCHOFF 1999, p. 69, se demande même s'il a été achevé et habité. Question justifiée, puisqu'il semble que le fossé du château primitif n'ait jamais été achevé : cf. Thomas BILLER, *Wildenstein – Passsperre oder Refugium ?*, dans ce volume.

(33) En 1278, Burkhard von Bollwiller fait oblation au comte Theobald de Ferrette de tous ses biens à Adre (Oderen) et au débouché de la vallée de la Thur (THOMMEN 1941, p. 134, n° 1003). S'y ajoutent les biens dans la vallée de Saint-Amarin que le comte Ulrich a cédés à Peter par échange en ou avant 1312 (note 20). En 1438, les Bollwiller ont « à Oderen et à Wildenstein des rentes et des hommes, [des droits sur] l'eau et le pâturage » – ces derniers baillés à la commune de Munster pour une rente en fromages – ainsi qu'un étang (AHR 2J 16/1). Peu avant 1537, Hans von Bollwiller donne le détail de ses biens et revenus à Oderen ; estimés en capital, ils valent peut-être 2 300 à 2 400 florins, dont les hautes chaumes, les forêts et l'étang représentent plus de la moitié : ABR 3B 975/2 f° 581r. À aucun moment, les Bollwiller n'ont été les seuls seigneurs d'Oderen ou du Val Saint-Nicolas.

(34) ABR 3B 975/2 f° 101v-02v et 472r (copies de 1579). Le Livre rouge des Waldner (AHR 1Mi 679, p. 107), suivi par AI II, p. 102, et GATRIO 1895, I, p. 406, date cet engagement de 1377. BEHRA 1937, p. 17, prétend sans source qu'à la mort sans enfants de Wilhelm Waldner, Wildenstein est revenu aux Bollwiller. Affirmation peu plausible, puisqu'il s'agit d'un gage et non d'un fief.

(35) ABR 3B 975/2 f° 472v-73v (copie de 1579). BISCHOFF 1999, p. 69, écrit que cet engagement a duré « plusieurs décennies » – en fait moins de 22 ans, car il a pris fin avant 1438, comme on le verra plus loin.

(36) AHR 1C 8520 (exp.).

(37) AHR 2J 16/1 (voir note 33). – De la même manière, BISCHOFF 1999, p. 69, estime que le prix de vente de 1536 (voir plus loin) correspond à la valeur des biens des Bollwiller dans la paroisse d'Oderen, autrement dit que la ruine elle-même ne vaut rien.

(38) *Von des burgstals wegen zu Wildenstein ist [...] berett ...* : AHR 2J 16/1.

(23) GATRIO 1895 ; BISCHOFF 1975, p. 15-23.

(24) « On le qualifiait de destructeur de la vie religieuse et de dilapidateur excessif des biens de son monastère » : MGH SS 17, p. 212 l. 24. BISCHOFF 1975, p. 15 et 22-23.

(25) CLEMENTZ 1998, p. 64.

(26) On le sait par six (!) chartes du 20 XII 1312 (dont trois sont coscelées par Peter von Bollwiller) : a) Nortwint reprend en fief viager du comte le rocher dit *Hervluch ... da ich den vels buwen sol und eine burg daruffe machen, so ich beste mag* : Christian WILSDORF, Les comtes de Ferrette (thèse inédite de l'École des Chartes), p. j. IV, éd. TLAI Schatzarchiv II 4586 (par ailleurs cité in THOMMEN 1941, p. 130, n° 966). b) Murbach autorise Nortwint à reprendre en fief viager du comte *den berg, daz burgstal unde die burg, dem man spricht die Herflu* : AHR 9G fiefs 26/3 (photo lisible in *Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale*, 1975, p. 331). c) Murbach confère en fief à Nortwint *den berg, dem man spricht die Hervluch, ... und der (!) grat, der*

duc Sigmund, pour ainsi dire à tout hasard, de l'en investir « avec la montagne, les fossés, toute son emprise, la haute et basse justice, les hommes », etc.<sup>(39)</sup> Une telle incertitude sur le statut du château est rare, mais significative : on a l'impression que les Bollwiler et les Habsburg s'en sont également désintéressés. Ces derniers, rappelons-le, n'ont pas poursuivi envers Murbach la politique agressive des comtes de Ferrette. En 1361, Wildenstein ne figure pas dans le livre de fiefs du duc Rudolf von Habsburg ; si ce n'est pas un oubli du scribe, cela signifie que les Bollwiler n'en ont pas fait la reprise et que le duc ne s'en est pas aperçu. En 1375, c'est seulement après l'avoir engagé à W. Waldner que P. von Bollwiler en demande l'autorisation au duc Leopold. On ne connaît pas d'autorisation semblable pour l'engagement de 1416, ni pour le partage des dépendances du château en 1438. En revanche, après la reprise des relations féodales en 1478, les Habsburg investissent à nouveau les Bollwiler du *burgstall Wildenstein* en 1500 et 1531<sup>(40)</sup>.

### MURBACH REBÂTIT WILDENSTEIN

Mais en 1536, le roi Ferdinand renonce à ses droits sur Wildenstein et sur un tiers d'Oderen et les convertit en alleux ; en contrepartie, Hans von Bollwiler reprend de lui en fief trois quarts de la dîme de Hochstatt et trois biens rentiers à Wittenheim, rapportant au total 561 quartauts mi-seigle, mi-avoine, le tout à la prière de Georg von Masmünster, abbé de Murbach<sup>(41)</sup>. Car celui-ci veut acheter la ruine et ses dépendances en toute propriété, ce qu'il fait en effet début 1537<sup>(42)</sup>. G. Bischoff estime que ce qui intéresse l'abbé Georg est de devenir seul seigneur d'Oderen, « bien plus [...] que le château ruiné »<sup>(43)</sup>. En tout cas, jusqu'à sa mort en 1542, il n'y a rien entrepris, et son successeur Johann Rudolf Stœr attendra encore dix ans avant d'entamer les travaux.

La reconstruction de Wildenstein est connue par les actes d'un procès, sur lequel on reviendra plus loin, et à l'occasion duquel, en 1574, plus de cinquante témoins déposent sur ce qu'ils savent de l'état de la ruine avant les travaux, et sur le déroulement de ceux-ci<sup>(44)</sup>. Tous disent que Wildenstein était une ruine où poussaient de grands arbres ; certains y ont gardé le bétail, un autre cueilli des myrtilles<sup>(45)</sup>. Les dépositions varient sur ce qui restait du château : pour la majorité uniquement un vieux mur, dont un témoin précise qu'il était en moellons désagregés<sup>(46)</sup> ; deux autres parlent d'une tour, l'un d'eux aussi d'une fontaine<sup>(47)</sup>. Il est clair en tout cas qu'il ne restait pas grand'chose du château médiéval. Les avis divergent aussi sur ce que le site a fourni comme matériaux utilisables : uniquement les pierres de la ruine et le bois des arbres qui y avaient poussé, mais un témoin estime qu'ils n'étaient guère utilisable en charpenterie, et l'avis majoritaire est qu'on n'a pas trouvé sur place grand'chose d'utile à la reconstruction<sup>(49)</sup>. Les témoins soulignent

en effet que les habitants de la vallée ont dû fournir de lourdes corvées de charroi pour amener le sable depuis la Thur, le calcaire (brûlé dans un four à chaux construit sur place) de Lauw, Rammersmatt, Roderen et Bitschwiller (soit à une distance de 18 à 36 km)<sup>(49)</sup>, les tuiles ou briques de la tuilerie de l'abbé « près de Thann »<sup>(50)</sup> (env. 20 km). Pour la pierre, la seule provenance indiquée est Wattwiler<sup>(51)</sup> (env. 30 km). Ce ne sont sûrement pas des moellons qu'on a fait venir de si loin, mais plutôt de la pierre de taille pour l'encadrement de baies et éventuellement pour des chaînes d'angle. Mais les encadrements trouvés dans les sondages sont en grès rose, qu'on ne trouve pas dans tout le ban de Wattwiler ; il ne fournit au mieux qu'un conglomérat oligocène jaune, dont on ne trouve pas trace au château<sup>(52)</sup>. Il y a là une contradiction entre les sources écrites et archéologiques, que je suis incapable de résoudre.

Quoi qu'il en soit, les témoins insistent sur le poids des corvées fournies par les habitants ; l'abbé voulait les en dédommager, mais il est mort sans l'avoir fait et, bien que personne ne le dise clairement, il est clair que son successeur ne l'a pas fait non plus. Au contraire, il semble avoir voulu continuer à imposer autant de corvées aux habitants après la fin du chantier. Les travaux, qui ont coûté très cher, ont commencé « pendant la guerre de Metz », donc en 1552 ; ils ont duré « plus de douze ans » et se sont terminés deux ans avant la mort de l'abbé Johann Rudolf Stœr (1542-70), donc en 1568 – ce qui fait seize ans. Un témoin ajoute : *der Mertz sei bawmeister gewest*. *Der Mertz* est Rochus Merz von Staffelfelden, conseiller juridique de Murbach, dont on sait qu'il a accompagné l'abbé en 1549 pour une visite de la ruine, et dont un autre témoin a entendu dire qu'il était l'initiateur (*anstifter*) de sa reconstruction. Sachant que le terme de *Baumeister* désigne plus souvent un administrateur qu'un homme de l'art, et que Merz est un juriste, on serait tenté de croire que lui aussi n'a été que le responsable administratif du chantier. Mais Thomas Biller, en comparant le château de Schramberg, que Merz a rebâti pour lui-même, avec Wildenstein, arrive à la conclusion qu'il en a sans doute aussi été l'architecte. Ce sens de *Baumeister* est d'ailleurs attesté au 16<sup>e</sup> siècle.

### PROCÈS DES BOLLWILLER CONTRE MURBACH

En 1559, alors que le chantier est assez avancé pour que l'abbé puisse dater une lettre de Wildenstein<sup>(60)</sup>, les fils de Hans von Bollwiler s'avisent de contester sa vente par leur père. L'un d'eux, Hans, écrit à l'abbé que jadis (il ne précise pas l'année), le duc de Lorraine a traîtreusement pris le château un dimanche des Rameaux, pendant que ses ancêtres étaient à l'église, et qu'il l'a incendié, parce qu'il ne pouvait le défendre faute d'approvisionnement<sup>(61)</sup>. En l'absence d'autres sources, il est impossible de savoir s'il s'agit là d'une légende familiale ou du souve-

nir déformé d'un fait réel. Hans fils ajoute que son père, vieillard confit en dévotion et peu soucieux de ses intérêts matériels, s'est laissé circonvenir par l'abbé Georg, qui, de plus, a corrompu des gens de la cour royale pour obtenir que le fief de Wildenstein soit converti en alleu. Le prix de vente prévu était de 4 000 florins, mais l'abbé n'en a payé que 2 000 ; or la seigneurie en valait 6 000, et aujourd'hui encore plus, « à cause du flottage du bois ». Hans réclame l'annulation de la vente et, « bien qu'il n'y soit pas tenu », s'offre à rembourser le prix de vente et celui des travaux « nécessaires » entrepris par l'abbé<sup>(62)</sup>. Il est impossible de savoir si ces récriminations sont fondées, d'autant que l'acte de vente de 1537 ne mentionne pas de prix. Tout au plus peut-on observer que, si le Val Saint-Nicolas rapporte désormais davantage grâce à la possibilité d'exporter le bois de ses forêts – c'est ce que signifie sans doute l'allusion au flottage – c'est certainement parce que l'abbé a fait aménager la Thur pour la rendre flottable. Peut-être était-ce impossible avant 1537, faute d'accord entre l'abbé et les Bollwiller, coseigneurs du Val.

Quoi qu'il en soit, Murbach n'ayant pas fait droit à sa réclamation, Hans von Bollwiller, en 1565 au plus tard, lui intente un procès devant neuf conseillers de la Régence d'Ensisheim, présidés par Claus von Hattstatt. L'avocat de Hans demande l'annulation de la vente au motif que Hans, encore enfant, n'y a pas consenti, et que le prix était trop faible. Murbach souligne que la vente a été conclue en bonne et due forme, que le roi l'a autorisée, et que Hans père a promis de ne pas l'attaquer<sup>(63)</sup>. Mais dès décembre 1565, donc bien avant qu'une sentence définitive n'ait été rendue, Murbach fait appel au tribunal de la Chambre Impériale<sup>(64)</sup>. L'abbé se méfiait-il d'un tribunal dont beaucoup de membres étaient plus ou moins parents de son adversaire ? Mais curieusement, ce n'est pas à Spire, siège de la Chambre Impériale, que se poursuit le procès, mais à Ensisheim ou même à Guebwiller, devant des juges alsaciens, apparemment délégués par la Chambre (*nidergesätzte Rhät*). Tout aussi curieusement, le procès sera jugé trois fois de suite par la même Chambre, sans que j'aie compris comment une telle chose était possible, faute d'avoir lu en totalité les actes du procès, qui comptent plus de 2 000 pages. D'une première sentence favorable aux Bollwiller, Murbach fait appel fin 1570<sup>(65)</sup>. De la suivante, ce sont les Bollwiller, déboutés, qui font appel en 1579<sup>(66)</sup>, en vain : fin 1587, la cour confirme la sentence précédente<sup>(67)</sup>.

La troisième instance, aux actes de laquelle j'ai emprunté tous les détails relatifs à la reconstruction de Wildenstein, se termine en 1579 par une sentence déboutant Hans von Bollwiller de ses prétentions<sup>(68)</sup>. Il n'est pas

(41) ABR 3B 975/2, f° 573v-80v (copies de 1579).

(42) ABR 3B 975/2, f° 571v-73r (copie de 1579). Le prix de vente ne figure pas dans l'acte, mais la charte de 1536 (note 41) indique un montant de 1500 florins. L'acte de vente est partiellement et mal édité in EHRET 1889, p. 17-19, où manque une grande partie du texte, avec la date.

(43) BISCHOFF 1999, p. 70. – C'est ici la seule fois où les biens et droits des Bollwiller dans le Val Saint-Nicolas sont décrits comme un tiers d'Oderen. Dès 1467, Murbach avait acquis pour 700 florins les droits du comte de Württemberg (successeur des Horburg) à Oderen : AHR 18J 585 (copie pap. 15<sup>e</sup> siècle) et 9G t.g. 53/1, f° 9r-v ; ABR 3B 975/2, f° 812r-13r (copies 16<sup>e</sup> siècle). Par Oderen, il faut sans doute entendre ici toute la paroisse, donc également Kruth, mais en aucun cas Wildenstein, comme le prétend SALCH 1991, p. 348, qui, selon son habitude, fait dire aux sources ce qu'il souhaite qu'elles disent.

(44) ABR 3B 975/2 f° 398v-470 et 498v-503v (copie de 1579). C'est par erreur que BISCHOFF 1999, p. 69, date ces dépositions de 1582 : la date de mars 1574 se trouve aux f° 390v et 391v.

(45) *Ibid.*, f° 428v, 433r, 436v, 438r, 439v, 449r, 452r, 459r, 461r.

(46) *Ein wenig zerbrochen gemeür ... von wilden stainen gemaurt*, qu'on pouvait mit den henden umbreissen : *ibid.* f° 434r ; cf. aussi f° 461r, 468r.

(47) *Ein ainiger thurn ... und ein lustbrunn* : *ibid.*, f° 436v ; cf. aussi f° 446r.

(48) *Kein vorrat ou wenig vorrat* : *ibid.*, *passim* ; pour le bois : *ibid.*, f° 434r (*zum zimmerwerck nit wol tauglichen*), 439r, 445v.

(49) *Ibid.*, f° 445v (sable), 436v, 440r et *passim* (carrière de Lauw), 446v, 454r (Rammersmatt), 446v (Roderen), 442r, 459v et *passim* (Bitschwiller).

(50) *Ibid.*, f° 453r. Or Thann n'appartient pas à l'abbaye. N'y aurait pas eu d'argile utilisable dans toute la vallée de Saint-Amarin ?

(51) *Ibid.*, f° 436r, 439r (*ettliche [stain]*), 443v (*das mehrer theil stein*).

(52) Je remercie Jacky Koch de m'avoir précisé le matériau des encadrements et Dominique Schwartz de m'avoir renseigné sur la géologie du ban de Wattwiller.

(53) ABR 3B 975/2, f° 437v et *passim*. Pour certains, Murbach n'aurait pu financer le chantier sans la contribution des corvéables.

(54) Si l'on peut se fier au juriste du 18<sup>e</sup> siècle cité note 18 : *Revue d'Alsace*, tome 42, 1891, p. 489.

(55) *Ibid.*, f° 435r (*es sey kein costen gespart worden*), 436v (*im Metzzer krieg*), 467v (*anno etc. 52, als der kayser für Metz gezogen*), 503r (*im Metzzer zug*). Il s'agit de la prise de Metz par Henri II et du siège de la ville par Charles-Quint en 1552.

(56) *Ibid.*, f° 436v.

(57) *Ibid.*, f° 435r.

(58) *Ibid.*, f° 433r (*Rochius Mertz*) et 418r. Il a par ailleurs contribué à la rédaction de l'*Urbar* de Murbach en 1550 : AHR 9G t.g. 53/11 (début). Voir à son sujet KINDLER 1919, p. 58-59 et BISCHOFF 1999, p. 70.

(59) Bernhard METZ, notice « Baumeister », *DHIA* 2, 2010, p. 181-182. Cf. Thomas BILLER, *Wildenstein - Passsperré oder Refugium ?*, dans ce volume.

(60) BISCHOFF 1999, p. 70, sans source.

(61) ABR 3B 975/2, f° 582v-585r (copie de 1579).

(62) *Ibid.* Hans est le frère de Nikolaus von Bollwiller, plus célèbre que lui (BISCHOFF 1989), mais qui n'intervient pas activement dans ce procès. Le rapport entre les deux frères est décrit ainsi par Egenolf von Rappoltstein : *sey her Hans das Factotum, was er thue, sey herrn Niclauffen wolgethon* : *ibid.*, f° 500r.

(63) ABR 3B 859/4, en part. f° 9r-12r (*claglibell* de l'avocat de Hans) et 20v-21r (réplique de celui de Murbach).

(64) *Ibid.*, f° 61v-62r.

(65) ABR 3B 975/2, f° 13v et (très mal écrit) 3B 859/1.

(66) ABR 3B 975/2, f° 820r.

(67) ABR 3B 975/1.

(68) ABR 3B 975/2, f° 820r-v. GATRIO 1895, II, p. 162, mentionne cette sentence à la date de 1577.

(39) *Das burckstall Wildenstain mit dem berg, gräben und seinem begriff, auch hohen und nidern gerichten, leuten, ...* : AHR 1E 39/54 et 1C 8521.

(40) AHR 5C 25, f° 390r (1478, 1500, 1531 : traduction française) ; ABR 3B 975/2, f° 482r (1531 : copie de 1579).

seul à en faire appel : un représentant de l'Autriche le fait aussi<sup>(69)</sup>, pour faire reconnaître la supériorité territoriale (*landesfürstliche oberkeit*) des Habsburg sur Wildenstein et leur droit d'ouverture. Ils avaient réclamé ce dernier à Murbach en 1561, parce qu'il était stipulé dans la charte de décembre 1312, qu'ils ne connaissaient pas auparavant, mais que Hans von Bollwiller leur avait communiquée<sup>(70)</sup>. Murbach ne reconnaissait pas cette prétention, affirmant que le roi Ferdinand y avait renoncé en 1536<sup>(71)</sup>. Cependant, l'appel de l'Autriche ne joue aucun rôle dans la quatrième instance, qui se termine fin 1587, non sans mal<sup>(72)</sup>, par une sentence en faveur de Murbach, qui met fin au procès – *de facto*, mais non *de jure* – comme le prouve la notation suivante : « De 1588 à 1599, rien n'a été fait. Clôturé le 30 juillet 1600 »<sup>(73)</sup>. Le procès a donc duré 22 ans en pratique, et même 35 en théorie. Entre-temps, deux abbés de Murbach étaient morts, tout comme Hans von Bollwiller. Ce dernier, comme on pouvait s'y attendre, n'est donc arrivé à rien, mais c'est grâce à son esprit de chicane que la reconstruction de Wildenstein nous est relativement bien connue.

## WILDENSTEIN PENDANT LA GUERRE DE TRENTE ANS

Pour connaître les travaux effectués au château et la vie quotidienne de ses habitants, il faudrait pouvoir consulter les comptes du bailliage de Saint-Amarin. Malheureusement, il n'en reste qu'un seul cahier, celui de l'année 1617<sup>(74)</sup>. On y apprend qu'à la veille de la Guerre de Trente Ans, la garnison de Wildenstein comprenait un capitaine nommé Hilaire Lambert – probablement un Lorrain – un adjudant (*Wachtmeister*) et six soldats<sup>(75)</sup>, auxquels ont été livrés du seigle, de l'avoine, de l'huile, du sel, 300 bottes de paille, du charbon de bois, du fer, des cordes, des munitions (mais pas de poudre)<sup>(76)</sup>. Du bois de sapin a été fourni « pour le blockhaus », du chêne « pour le nouveau pont-levis »<sup>(77)</sup>. Un contrat a été passé avec un charpentier « pour refaire tous les ponts-levis et autres ponts »<sup>(78)</sup>. Au total, les travaux au château ont coûté 58 livres, à comparer avec le prix de ceux de Friedburg (19 lb.) et avec le coût des chasses du prince-abbé (372 lb.)<sup>(79)</sup>. Mais ces chiffres n'auraient de signification que si l'on connaissait ceux des années précédentes et suivantes<sup>(80)</sup>.

Pendant la première moitié de la Guerre de Trente Ans, la haute vallée de la Thur n'est pas directement affectée par les hostilités. Néanmoins, dès la fin 1631, on se préoccupe de mettre Wildenstein en état de défense<sup>(81)</sup>. Fin 1632, sa garnison aurait été portée de 25 à 150 hommes ; parmi eux, des bourgeois de Guebwiller, qui se plaignent : ils sont trop vieux, on a besoin d'eux à Guebwiller, et ce n'est pas à eux de monter la garde au château, mais aux sujets de la vallée de Saint-Amarin<sup>(82)</sup>. Comprenant sans doute que ce n'est pas avec eux qu'on pourra défendre Wildenstein contre les Suédois, qui occupent entre-temps toute la plaine jusqu'à Belfort<sup>(83)</sup>, Murbach décide,

en janvier 1633, d'ouvrir la place au duc de Lorraine, allié de l'Empereur<sup>(84)</sup>. Mais après la défaite des Lorrains à Wattwiller en mars 1634, l'abbaye craint qu'ils ne soient plus capables de défendre le château contre les Suédois et, dans cette éventualité, le place sous la protection du roi de France « de crainte qu'il ne tombast entre les mains des ennemis de la foy catholique »<sup>(85)</sup>. Le colonel français de la Bloquerie fait pendant trois mois le blocus de Wildenstein, qui capitule début août 1634 ; la garnison lorraine – 200 hommes – le quitte avec armes et bagages<sup>(86)</sup>. À Paris, ce succès est célébré dans une brochure qui exagère démesurément l'intérêt de « la ville et château de Villedestin, qui est une place de très-grande importance, [...] l'une des plus fortes places qu'il y aye en toute l'Alsace [...] sur un haut et puissant rocher, au milieu d'une grande plaine [...], et qui n'est commandé de chose quelconque »<sup>(87)</sup> [!]. « La ville [...] scituée au pied du roc », et qui est censée avoir ouvert ses portes aux troupes françaises en même temps que le château, ne peut être que le village de Kruth ! Mais même cet écrit de propagande ne prétend pas – comme certains historiens du 20<sup>e</sup> siècle – que la Bloquerie ait assiégé le château, mais précise au contraire que, ayant ordre « d'investir et bloquer ladite ville et château », il s'est contenté de « boucher et tenir les passages fermez », d'empêcher les convois ennemis de ravitailler la place et de repousser les sorties de la garnison<sup>(88)</sup>.

Les armées de cette époque n'ont pas d'intendance : elles vivent de réquisitions et de pillage, sans guère faire de différence entre amis et ennemis. Les officiers, très peu contrôlés par leurs supérieurs, pressurent la population, en partie pour leur enrichissement personnel. Or la vallée de Saint-Amarin est pauvre, éprouvée par une épidémie, et a déjà dû entretenir la garnison lorraine de Wildenstein. Aussi est-elle accablée par les exigences du lieutenant Renard, qui commande désormais au château pour la Bloquerie, et qui réclame en outre des corvées<sup>(89)</sup>. Il finit par être rappelé avec ses hommes, qui quittent le château en emportant tout ce qu'ils peuvent et en le laissant en si triste état que les murs eux-mêmes sont délabrés ; mais son successeur, sous des dehors plus conciliants, a les mêmes exigences<sup>(90)</sup>. En mars 1635, une troupe lorraine surprend Wildenstein de nuit et en chasse les Français. Cet événement, quoiqu'important – les Lorrains resteront maîtres du château plus de dix ans – est très mal connu. Les historiens qui le mentionnent ne donnent aucune source et semblent ne se fonder que sur des traditions locales<sup>(91)</sup>. Ils affirment, mais sans preuve, que Murbach a favorisé, voire suscité l'entreprise des Lorrains, dans l'espoir qu'ils pressureraient moins la vallée que les Français, espoir vite déçu, si vraiment les moines ont eu la naïveté de le nourrir. En 1637, Bernhard de Saxe-Weimar aurait tenté sans succès de s'emparer du château<sup>(92)</sup>.

Depuis Schœpflin, presque tous les auteurs affirment que Wildenstein a été pris par les Suédois en avril 1644<sup>(93)</sup>.

En réalité, c'est en avril 1646 que la place a été prise en six jours par les troupes du général J. L. von Erlach, qui, depuis la mort de Bernhard de Saxe-Weimar, était au service de la France (et non de la Suède)<sup>(94)</sup>. La date est donnée de façon concordante par J. Scheurer, pasteur à Munster de 1634 à 1678<sup>(95)</sup>, et par l'historien contemporain Lotichius<sup>(96)</sup>. Ce dernier affirme que la place a été canonnée ; la tradition locale affirme que l'artillerie d'Erlach était postée sur la hauteur à l'est du château<sup>(97)</sup>. Selon d'autres, les canons étaient sur le Kanonenberg (ou Stückerköpfel, ou Klein-Schlossberg), qui est la petite colline juste au sud du Schlossberg, mais moins haute que lui de 130 m, ce qui rend la chose improbable<sup>(98)</sup>. Un plan du 18<sup>e</sup> siècle figure une batterie au sud du Schlossberg et une autre à l'est<sup>(99)</sup>, mais la façon dont il représente le château est d'une fausseté si criante qu'on ne peut guère lui accorder de crédit.

Schœpflin, de son côté, écrit qu'Erlach a pris Wildenstein « plus grâce à une trahison que par la force des armes »<sup>(100)</sup>. Je n'ai rien trouvé qui confirme cette affirmation ; certes, Lotichius dit que la place contenait encore, au moment de sa capitulation, assez de grain, de vin et de munitions, mais ce n'est pas une preuve suffisante.

Quoi qu'il en soit, le château a été démoli après sa prise. Schœpflin, suivi par Stœber, écrit qu'on l'a fait sauter. Selon de meilleures sources, 300 paysans ont été réquisitionnés pour le démanteler<sup>(101)</sup>. Leur travail forcé et la récupération de pierres par la suite – par exemple

(69) ABR 3B 975/2, f° 821r.

(70) ABR 3B 975/2, f° 576r-578v (copie de 1579).

(71) ABR 3B 975/2, f° 819r.

(72) De janvier 1587 date une supplique d'un avocat demandant au président de la Chambre Impériale de faire juger ce procès en priorité, bien qu'il figure très bas sur la longue liste des causes en attente : ABR 3B 975/18. Il a obtenu satisfaction, puisqu'une sentence définitive a été rendue onze mois après.

(73) ABR 3B 975/1, fin du cahier : *Ab anno 1588 usque 1599 nihil actum. Anno 1600 completum 30. Juli.*

(74) AMC JJ CC 468 (au 19<sup>e</sup> siècle, ce cahier appartenait à un particulier qui l'a donné aux AMC et non, comme il eût été logique, aux AHR). Ces comptes ont été utilisés par BEHRA 1937, p. 48, et de façon plus détaillée par SCHERLEN 1934, p. 335. Ils vont de Noël 1616 à Noël 1617.

(75) AMC JJ CC 468, f° 80v-81r.

(76) *Ibid.*, f° 81v-86v.

(77) *Ibid.*, f° 85v : *thannenholtz zum blochhauß und eüchenholtz zue der neuwen falbruckhen.*

(78) *Ibid.*, f° 85v : *Moritz Ehrhart dem zimmerman verdingt all die fall- und andere bruckhen auff Wildenstein new zu machen.*

(79) *Ibid.*, f° 86r (*Summa uff Wildenstein verpauwen* : 63 lb. 6 ß 8 d. – mais j'en déduis les 5 lb. employées à des réparations aux étables de la marcairie), f° 82v-83r (*schloß Früdberg*), f° 87v-89r (*auff hagen & jagen*).

(80) Wildenstein n'est ici guère plus mal loti que la plupart des châteaux alsaciens, car l'Alsace est très pauvre en série de comptes. Par exception, on a pour Herrenstein un état sommaire de ce que la Ville de Strasbourg y a dépensé chaque année de 1450 à 1500 (AMS VI 468/9), soit env. 25 livres par an en moyenne, si l'on ne compte pas les gros travaux de 1479 (804 lb.). Mais les livres de Strasbourg du 15<sup>e</sup> siècle valent beaucoup plus que les livres de Bâle de 1617.

(81) AHR 9G t.g. 76/4 (1631 XII 20) ; BEHRA 1937, p. 53.

(82) AHR 9G t.g. 76/5 ; EHRET 1908, p. 125 ; ELLERBACH 1925, p. 394, note 1 ; BEHRA 1937, p. 53.

(83) ELLERBACH 1925, p. 456-470. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'ils s'attaqueront aux vallées vosgiennes : *ibid.*, p. 533 (Val de Villé, mars 1633), p. 575-577 (Val de Bruche et de Villé, juin), p. 594-596 (Hohkœnigsburg et Girsbaden, juillet). Les Suédois ne contrôlaient pas encore la vallée de la Thur fin décembre 1632 (*ibid.*, p. 457), mais en avril 1633, ils occupaient le château de Saint-Amarin (*ibid.*, p. 540) ; on ignore ce qui s'est passé dans la vallée entre ces deux dates. En octobre 1633, les Espagnols chassent les Suédois de Saint-Amarin (AHR 9G t.g. 76/12/5, publié par BEHRA 1937, p. 55-60).

(84) EHRET 1908, p. 126 ; ELLERBACH 1929, p. 47 ; BEHRA 1937, p. 54 ; STEIN 1978, p. 212. Néanmoins, il est question à Wildenstein d'une garnison « impériale » en avril 1634 (ELLERBACH 1929, p. 47, note 23).

(85) AHR 9G t.g. 76/7 (brouillon d'avril 1634). STEIN 1978, p. 293, parle à ce sujet d'une *Eventualprotektion*.

(86) EHRET 1908, p. 156-157 ; ELLERBACH 1929, p. 63 et 69 ; BEHRA 1937, p. 55 et 61-63 ; STEIN 1978, p. 294 ; AHR 1C 2882 (26 VI 1634).

(87) *La prise et réduction de la ville et du très-important chasteau de Villedestin sur les frontières d'Allemagne à l'obéissance du roi ... le 9 aoust 1634*, Paris 1934, 14 p., repr. in *Recueil de doc. sur l'hist. de Lorraine*, 12, 1867, p. 93-97 ; traduction allemande in *Neue Alsatia* 1885, p. 69-72.

(88) *Recueil de doc.* (note 87), p. 95.

(89) AHR 9G t.g. 76/8-10 et 76/12/4 ; EHRET 1889, p. 43-44 ; ELLERBACH 1929, p. 69 ; BEHRA 1937, p. 65-70.

(90) ELLERBACH 1929, p. 98 ; BEHRA 1937, p. 70-72.

(91) BEHRA 1937, p. 72-73. EHRET 1908, p. 158, cite uniquement EHRET 1889, p. 44-46, qui n'a rien trouvé à ce sujet aux AHR, mais cite, de façon vague, les AC de La Bresse.

(92) BEHRA 1937, p. 73, sans source. Rien à ce sujet dans ELLERBACH 1929, p. 313, sauf qu'il mentionne un projet de coup de main contre Wildenstein en 1638.

(93) AI II, p. 98 ; BARDY 1856, p. 254 ; A. STÖBER in *Neue Alsatia*, 1885, p. 73 ; EHRET 1889, p. 45-46 ; EHRET 1908, p. 159 ; BEHRA 1937, p. 73-74 ; SALCH 1991, p. 348.

(94) Raymond OBERLÉ, « Johann Ludwig von Erlach », *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 9, 1986, p. 841.

(95) 1646, den 17. Aprilis, ist das ... Raubschloss Wildenstein ... nach sechstägiger Belagerung auf discretion ... Hern General-Major von Erlach übergeben und alsbald demoliret und niedergerissen worden : Johann Scheurer, *Kirchen-Cronica*, in AM Munster GG 21, f° 503-508, éd. HECKER 1890, p. 170. La même source est citée par EHRET 1889, p. 45-46, mais il la date du 7 avril 1644 (!), et BEHRA 1937, p. 73-74, le suit. Sur Scheurer, cf. BOPP 1959, p. 475, n° 4560.

(96) J. P. LOTICHIUS, *Theatrum Europæum* V, 1647, p. 1017, sous 1646 : Wildenstein se rend *per accordo* au General-Major Erlach, dont les soldats stationnés à Thann avaient capturé quelques hommes de sa garnison et appris par eux la disposition de la place et le bon moyen de la prendre. Erlach l'a attaquée *mit etlichem Volk und Stücken und nach etlicher Tagen Beschiessung ... erobert*. La garnison a été raccompagnée jusque sur les terres lorraines, et le château démantelé. ELLERBACH 1929, p. 443, cite dans le même sens AM Munster EE 4/8.

(97) BEHRA 1937, p. 73.

(98) EHRET 1889, p. 47, la présente comme une légende, EHRET 1908, p. 158-59, comme un fait. Cette colline est haute de 538 m selon le Messtischblatt de 1885, mais de 521 m selon la carte de l'IGN !

(99) AHR 1Mi 679 (microfilm d'un document des archives des Waldner de Freundstein) p. 60, repr. in SALCH 1991, p. 347.

(100) AI II, p. 98.

(101) BEHRA 1937, p. 74-75, cite AM Munster FF 91 (PV du Conseil de Munster, qui a dû fournir des hommes à cette fin), à la date du 9 mars 1646, qui contredit à la fois sa propre affirmation que Wildenstein a été pris dès 1644 et Scheurer (note 95), qui indique que la place n'est tombée que le 17 avril 1646. ELLERBACH 1929, p. 443, parle de 1 300 paysans, chiffre que Behra rejette à raison, les vallées de la Thur et de la Fecht étant alors dépeuplées.

pour la reconstruction de l'église d'Oderen en 1693<sup>(102)</sup> – ont mis à bas non seulement l'enceinte, mais aussi tous les bâtiments qu'elle entourait.

## CONCLUSION

Bâtis juste après 1312, Wildenstein et Herrenfluh sont les derniers châteaux de montagne à avoir été érigés en Alsace, du moins les derniers de ceux dont on connaît la date de construction. D'autres ne sont mentionnés qu'après 1312 (Klein-Arnsberg 1316, Schmalenstein 1319, Rotenburg 1321), mais d'assez peu pour qu'on puisse raisonnablement les supposer bâtis avant cette date. Quelques autres, comme Stœrenburg, Langenfels, Steinberg, Wittschlœssel, n'apparaissent jamais dans les sources écrites et ne sont pas non plus datables par leurs vestiges. Il n'en reste pas moins qu'il n'existe en Alsace aucun château de montagne dont on puisse affirmer avec certitude qu'il a été bâti après Herrenfluh et Wildenstein.

Mais peut-être en va-t-il des châteaux comme des villages, dont les derniers fondés ont souvent été les premiers à disparaître à la suite de la contraction démographique et économique du 14<sup>e</sup> siècle<sup>(103)</sup>. Peut-être l'Alsace, en 1312, était-elle déjà saturée en châteaux de montagne. En tout cas, un château au site aussi ingrat – profondément enfoncé dans les Hautes-Vosges et à l'écart des routes – et qui a perdu moins de douze ans après sa construction sa fonction première, celle de poste avancé des comtes de Ferrette au cœur de la seigneurie de Murbach, n'aurait pu survivre qu'en en trouvant une autre. Mais Wildenstein n'était ni la *Stammburg* d'une famille noble, comme Salm ou Freundstein, ni le chef-lieu d'une seigneurie, comme Rosemont, ni le gardien d'un col, comme Judenburg, autres châteaux proches de la crête des Vosges. C'est pourquoi l'abandon précoce de Wildenstein n'est pas surprenant.

Ce qui l'est davantage, c'est qu'à la différence de Herrenfluh et de tant de châteaux désertés une fois pour toutes, il ait trouvé au milieu du 16<sup>e</sup> siècle une nouvelle jeunesse, alors que les défauts de son site étaient restés les mêmes. C'est que sa reconstruction participe de cette « renaissance des châteaux de montagne » à la fin du 15<sup>e</sup> et au 16<sup>e</sup> siècle que Jean Wirth a mise en lumière il y a déjà longtemps<sup>(104)</sup>. En bénéficient prioritairement ceux dont le site est assez escarpé pour qu'il soit difficile de mettre des canons en batterie devant eux, ce qui est le cas de Wildenstein, et qui sont assez vastes pour abriter une garnison nombreuse et les bouches à feu nécessaires, ce que Wildenstein est en tout cas après sa reconstruction.

Encore faut-il que le possesseur d'un tel château soit prêt à tenter l'aventure d'une reconstruction. Hans von Bollwiller père ne l'était pas<sup>(105)</sup>, et on le comprend : à quoi bon dépenser une fortune pour un château fort, alors que la guerre privée est non seulement interdite (depuis 1495), mais aussi en voie de disparition, que le renforce-

ment des États ne permet plus à la noblesse de mener sa propre politique – la défaite de Franz von Sickingen l'a bien montré – et que l'évolution des techniques militaires rend l'édification d'une forteresse digne de ce nom, et son maintien à niveau, de plus en plus coûteux ? Il est vrai que d'autres petits nobles se sont laissés tenter, attachés qu'ils étaient au symbole de pouvoir et d'indépendance que le château était resté, alors même qu'il n'était plus en état d'assurer ni l'un ni l'autre à ses possesseurs : les Reich von Reichenstein à Landskron, les Möersberg à Möersberg/Morimont, les Dürkheim à Schœneck, les Sickingen à Hohenburg, et Rochus Merz à Schramberg ; mais en général, eux-mêmes ou leurs héritiers ont eu lieu de s'en repentir.

Plus souvent, ce sont des seigneurs de plus grande envergure qui entreprennent de refortifier un château de montagne : Oswald von Tierstein à Hohkœnigsburg vers 1480, les Rappoltstein à Hohnack sans doute à la même époque, l'abbé de Murbach à Wildenstein (1552-1568), le comte de Hanau à Lichtenberg vers 1570, l'évêque de Strasbourg à Hohbarr vers 1580, en même temps que la ville de Strasbourg à Herrenstein. Pour eux aussi se pose la question de leurs mobiles. L'attachement nostalgique à la valeur symbolique du château a pu jouer pour l'un ou l'autre, mais n'est sans doute la motivation principale d'aucun d'entre eux. D'autre part, certains de ces châteaux ont un intérêt stratégique – Hohkœnigsburg et Hohbarr dominant des axes de circulation importants – mais d'autres non : Hohnack et Lichtenberg sont, comme Wildenstein, à l'écart des grandes routes. Le contrôle de celles-ci – ou l'illusion de pouvoir les contrôler – n'était donc le motif ni des Rappoltstein ni du comte de Hanau, ni sans doute des autres reconSTRUCTEURS. Ils semblent plutôt avoir ressenti le besoin d'un refuge en période d'insécurité. La Guerre des Paysans, au cours de laquelle la résidence du comte de Hanau à Bouxwiller a été pillée, a certainement donné à penser à ses successeurs, et dans la deuxième moitié du 16<sup>e</sup> siècle, ce sont probablement les antagonismes confessionnels et les passages de troupes qui inquiètent l'évêque et la ville de Strasbourg. Il semblerait qu'à Murbach, où la Guerre des Paysans avait également laissé un souvenir cuisant, on ait eu des appréhensions du même genre. C'est en tout cas la seule explication plausible de la reconstruction d'un château sans intérêt stratégique<sup>(106)</sup> : les moines devaient souhaiter posséder un refuge où, en cas de guerre, ils puissent mettre à l'abri leurs personnes et leurs biens les plus précieux. Le site reculé et escarpé de Wildenstein le prédestinait à ce rôle.

Mais, autant qu'on sache, il n'a pas eu l'occasion de le jouer au 16<sup>e</sup> siècle. Et au 17<sup>e</sup> siècle, les conditions ont changé : Murbach, n'ayant pas les moyens de solder la garnison nombreuse que son château nécessite, ne peut le faire garder que par ses sujets, qui sont loin d'avoir l'entraînement des soldats de métier, et qui de plus, on

l'a vu, renâclent<sup>(107)</sup>. C'est ce qui oblige l'abbaye à l'ouvrir au duc de Lorraine, puis à le placer sous la protection du roi de France, autrement dit à en abandonner la maîtrise. Non seulement les rares objets que les moines y avaient mis à l'abri – quelques livres et ornements liturgiques – ne sont plus en sécurité<sup>(108)</sup>, mais sa garnison pressure les sujets de l'abbaye. Pour celle-ci, le château ne remplit plus les fonctions qu'elle en attendait, tout au contraire. En revanche, pour les militaires, il a désormais un intérêt, parce qu'il peut accueillir jusqu'à 200 soldats – dans des conditions sûrement très inconfortables, mais les officiers n'en ont cure – et leur fournit une base depuis laquelle ils peuvent opérer à longue distance, pillant la vallée de Munster et les terres des Rappoltstein et imposant des contributions jusqu'à Masevaux<sup>(109)</sup>. Sans doute peuvent-ils aussi, même si nos sources n'en disent rien, exercer un certain contrôle sur la route du col de Bussang.

Et c'est ainsi que Wildenstein a été détruit en raison de son intérêt militaire – lui qui n'en avait eu aucun pendant la plus grande partie de son histoire – alors qu'à la même époque bien d'autres châteaux disparaissaient parce qu'ils avaient perdu le leur.

Pour terminer, il peut être intéressant de comparer la « politique castrale » de Murbach au 16<sup>e</sup> siècle avec celle du Grand Chapitre de Strasbourg à la même époque : une autre seigneurie ecclésiastique, de taille comparable, quoique plus morcelée – Erstein, Geispolsheim, Boersch, Châtenois et le Comte-Ban, etc. À la différence de Murbach, qui possédait Hirzenstein et Hohrump et aurait théoriquement pu restaurer l'un d'eux plutôt que Wildenstein, le Chapitre ne possédait qu'un château de montagne : Frankenburg, qui, du 12<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècle, est toujours resté habitable<sup>(110)</sup>. Aussi bien son site, dominant les vallées de Lièpvre et de Villé, ainsi que les routes qui les traversent et se rejoignent à son pied, avait-il bien plus de valeur stratégique que celui de Wildenstein. Néanmoins, le Chapitre n'a pas fait grand'chose pour l'adapter à l'artillerie, à part le petit ouvrage triangulaire qui flanque la porte, et dont le mur trop mince est percé de couleuvrinières à redans. En 1591, les chanoines protestants, en conflit ouvert avec leurs confrères catholiques, songent à s'emparer de Frankenburg – seule possession du Chapitre qu'ils jugent capable de résister à une attaque soutenue par de l'artillerie – et demandent à un militaire de l'expertiser. Celui-ci ne leur laisse aucune illusion, avec des arguments qui valent tout autant pour Wildenstein : le château est trop loin des routes pour les contrôler efficacement, une redoute dans la vallée serait plus utile ; de plus, s'il est gardé par des habitants de Châtenois, il suffira à l'ennemi de menacer leurs familles et leurs biens pour qu'ils capitulent ; s'il est occupé par des soldats, il sera facile de les affamer en plaçant une petite redoute sur son unique chemin d'accès. Aussi bien Frankenburg n'a-t-il joué aucun rôle dans la Guerre des Evêques. Mais lors de l'invasion de Mansfeld, fin 1621, le Chapitre y fait en hâte

quelques réparations et y transporte sur quinze voitures ses biens les plus précieux, quitte à les rapporter à Molsheim dès l'alerte passée. À l'approche des Suédois, fin 1631, il les monte à nouveau au château, mais pour peu de temps : bientôt après, il les fait transférer à Saint-Dié et à Épinal. Bien lui en a pris, puisque les Suédois s'emparent de Frankenburg en 1633 et y mettent une garnison. Le château est ensuite abandonné, probablement après un incendie, avant de la fin de la Guerre de Trente Ans.

Cette histoire est très comparable à celle de Wildenstein : au 16<sup>e</sup> siècle, aucune des deux places n'a eu l'occasion de jouer un rôle militaire. Et lorsqu'elles l'ont eue, pendant la Guerre de Trente Ans, une seigneurie de la taille de Murbach ou du Chapitre avait définitivement perdu la capacité de jouer un rôle autonome et de garder la maîtrise de son château. Finalement, le Chapitre a eu raison de n'investir que très chichement dans le sien ; celui-ci, de ce fait, a été une charge bien moins lourde pour les sujets de Châtenois et du Comte-Ban que Wildenstein pour ceux de la vallée de Saint-Amarin.

## Bibliographie et abréviations

**ABEL 1943** : Wilhelm Abel, *Die Wüstungen des ausgehenden Mittelalters*, Jena 1943.

**ABR** : Archives départementales du Bas-Rhin

**AD I et AD II** : Johann Daniel Schœpfli, *Alsacia Diplomatica*, vol. I, Mannheim 1772, vol. 2, Mannheim 1775.

**AHR** : Archives départementales du Haut-Rhin

**AI II** : Johann Daniel Schœpfli, *Alsacia Illustrata*, vol. II, Colmar 1761 (traduction française : Louis Waldemar Ravenez, *L'Alsace Illustrée*, vol. IV-V, Mulhouse 1849-1852).

**AMC** : Archives municipales de Colmar

**AMS** : Archives municipales de Strasbourg

**BARDY 1853-1856** : Henri Bardy, « Les Suédois dans le Sundgau », *Revue d'Alsace*, tome 4, 1853, p. 17-33 et 562-572 ; tome 5, 1854, p. 413-424 ; tome 7, 1856, p. 241-256.

**BARTH 1960-1963** : Médard Barth, *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter*, Strasbourg 1960-1963.

<sup>(102)</sup> EHRET 1889, p. 5 ; BEHRA 1937, p. 75.

<sup>(103)</sup> Cf. ABEL 1943, p. 75 et passim (Je n'ai pas eu accès aux rééditions de 1955, 1976 et 2016).

<sup>(104)</sup> WIRTH 1975, p. 348.

<sup>(105)</sup> *Er fürchte das bawen*, dit de lui un témoin lors du procès : ABR 3B 975/2, f° 452v ; cf. aussi f° 427v.

<sup>(106)</sup> J'ai écrit ailleurs (en dernier lieu : METZ 2020, p. 32) que Wildenstein faisait partie des châteaux que les Habsbourg ont incité leurs fidèles à bâtir pour défendre leurs frontières en Alsace. C'était une erreur.

<sup>(107)</sup> De même, en 1633, la garnison de Hohkœnigsburg est en grande partie composée d'habitants d'Orschwiller et du Val de Villé, dont les uns désertent et les autres sont au bord de la mutinerie : AHR 1C 2793/100 et 102 ; WIEGAND 1901, p. 106-107, n° 92-93.

<sup>(108)</sup> AHR 9G t.g. 76/14/2.

<sup>(109)</sup> ELLERBACH 1929, p. 18, 212-213, 225 et 239.

<sup>(110)</sup> Sur Frankenburg, cf. METZ 2005 et BILLER/METZ 2018, p. 256-269.

- BEHRA 1937** : Aimé Behra, *Kruth und das obere Thurtal*, Mulhouse 1937.
- BILLER/METZ 2018** : Thomas Biller, Bernhard Metz, *Die Burgen des Elsass, Architektur und Geschichte*, vol. I : bis 1200, Berlin/Munich 2018.
- BISCHOFF 1975** : Georges Bischoff, *Recherches sur la puissance temporelle de l'abbaye de Murbach*, Strasbourg 1975.
- BISCHOFF 1989** : Georges Bischoff, « Un condottiere alsacien : Nicolas de Bollwiller, seigneur du Val de Villé de 1551 à 1588 », *Annuaire de la Société d'histoire du Val de Villé*, n° 14, 1989, p. 171-188.
- BISCHOFF 1999** : Georges Bischoff, « Note sur la reconstruction de Wildenstein », *Annuaire de la société d'histoire des régions de Thann-Guebwiller*, n° 19, 1993-1999, p. 69-72.
- BOPP 1959** : Marie-Joseph Bopp, *Die evangelischen Geistlichen und Theologen in Elsass und Lothringen*, Neustadt a. d. Aisch 1959.
- BUB** : Rudolf Wackernagel et alii (éd.), *Urkundenbuch der Stadt Basel*, 11 vol., Bâle 1890-1910.
- CLAUSS 1895-1914** : J. M. B. Clauss, *Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsasses*, Saverne 1895-1914.
- CLEMENTZ 1998** : Elisabeth Clementz, *Les Antonins d'Issenheim*, Strasbourg 1998.
- DHIA** : *Dictionnaire historique des institutions de l'Alsace* (14 cahiers parus, lettres A-M, 2010-2020).
- EHRET 1889** : A. Ehret, *Culturhistorische Skizze über das obere St. Amarinthal*, Rixheim 1889.
- EHRET 1908** : L. Ehret, *Geschichte der Stadt Gebweiler*, tome I [seul paru], *Politische und kriegerische Ereignisse im 17. Jh.*, Guebwiller 1908.
- ELLERBACH 1912, 1925, 1929** : Johann Baptist Ellerbach, *Der dreissigjährige Krieg im Elsass*, vol. I [1618-1622], Carspach 1912 ; vol. II [1623-1633, par Amédée Membrez], Brumath/Mulhouse 1925 ; vol. III [1633-1648, par August Scherlen], Mulhouse 1929.
- GATRIO 1895** : Andreas Gatrio, *Die Abtei Murbach*, 2 vol., Strasbourg 1895.
- HECKER 1890** : Friedrich Hecker, *Die Stadt und das Thal zu Münster*, Munster 1890.
- INGOLD 1988** : [Denis Ingold], « Le château de Herrenfluh ou Altschloss, légende ou histoire », *Cahiers de l'histoire d'Uffholtz*, n° 5, 1988, p. 26-29.
- KINDLER 1919** : Julius Kindler von Knobloch, *Oberbadisches Geschlechterbuch*, vol. III, Heidelberg 1919.
- KOCH 2020** : Jacky Koch, « Archéologie récente au Schlossberg de Kruth-Wildenstein », *Châteaux forts d'Alsace*, n° 19, 2020, p. 25-39.
- LU** : Friedrich Battenberg, *Lichtenberger Urkunden*, 5 vol., Darmstadt 1994-1996 (index au tome 5).
- MÉNY 2018** : Gilbert Mény, « Les voies de communication dans la vallée de la Thur des origines à nos jours », *Rencontres Transvosgiennes*, n° 8, 2018, p. 13-28.
- METZ 2005** : Bernhard Metz, « Frankenburg du 12<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècle : données historiques », *Annuaire de la société d'histoire du Val de Villé*, n° 30, 2005, p. 43-64.
- METZ 2020** : Bernhard Metz, « Geschichte der Hohkönigsburg », in Thomas Biller, *Die Hohkönigsburg im Mittelalter*, Ostfildern 2020, p. 13-42.
- RECHT 1980** : Roland Recht (dir.), *Dictionnaire des châteaux de France*, volume Alsace, Paris 1980.
- RPR** : Adolf Koch/Jakob Wille, *Regesten der Pfalzgrafen am Rhein*, vol. I (1214-1400), Innsbruck 1894.
- RUDRAUF 2010** : Jean-Michel Rudrauf, « Un château au bord de la Route des Crêtes : le Herrenfluh », *Châteaux forts d'Alsace*, n° 11, 2010, p. 47-60.
- SALCH 1991** : Charles-Laurent Salch, *Nouveau dictionnaire des châteaux forts d'Alsace*, s.l. 1991 [voir mon compte-rendu : *Revue d'Alsace*, tome 119, 1993, p. 396-401].
- SCHERLEN 1934** : August Scherlen, « Das St. Amarinthal am Vorabend des dreißigjährigen Krieges », in ID., *Perles d'Alsace*, vol. III, Colmar 1934, p. 332-337.
- SCHICKELÉ 1901** : Modeste Schickelé, *Le Doyenné de Masevaux*, Rixheim 1901.
- SCHWENNICKÉ 1978** : Detlev Schwennicke, *Europäische Stammtafeln* N. F. VI, Francfort/Main 1978.
- SIFFERLEN 1908-1909** : Gilles Sifferlen, *La Vallée de Saint-Amarin*, 3 vol., Strasbourg 1908-1909.
- StA** : Staatsarchiv
- STEIN 1978** : Wolfgang Hans Stein, *Protection royale. Eine Untersuchung zu den Protektionsverhältnissen im Elsaß zur Zeit Richelieus (1622-1643)*, Münster 1978.
- STOFFEL 1876** : Johann Georg Stoffel, *Topographisches Wörterbuch des Ober-Elssasses*, Mulhouse 1876.
- STOLZ 1942** : Otto Stolz, « Die Landsrettungen für Oberelsaß und Breisgau aus dem 16. Jh. », *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, tome 20, 1942, p. 181-199.
- THOMMEN 1941** : Rudolf Thommen (éd.), *Die Briefe der Feste Baden*, Bâle 1941.
- TLAI** : Tiroler Landesarchiv, Innsbruck
- WIEGAND 1901** : Wilhelm Wiegand, *Zur Geschichte der Hohkönigsburg. Eine historische Denkschrift mit ausgewählten urkundlichen Beilagen*, Strasbourg 1901.
- WILSDORF 1991** : Christian Wilsdorf, *Les Comtes de Ferrette*, Altkirch 1991.
- WIRTH 1975** : Jean Wirth, « L'évolution architecturale des châteaux forts alsaciens », *Châteaux et guerriers de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1975, p. 237-366.
- ZEHNER 1998** : Muriel Zehner, *Carte archéologique de la Gaule*, 68, volume Haut-Rhin, Paris 1998.
- ZURBACH 2014** : Michel Zurbach, « Le château d'Oderen : un mythe tenace ? », *Châteaux forts d'Alsace*, n° 14, 2014, p. 29-36.